



Adam
Foulds

**LE
LABYRINTHE
D'UNE VIE**

PIRANHA





LE LABYRINTHE
D'UNE VIE

Adam Foulds



LE LABYRINTHE D'UNE VIE

—

traduit de l'anglais par Antoine Cazé

PIRANHA

www.piranha.fr

Les termes en italique suivis d'un astérisque
sont en français dans le texte original.

Édition originale:
The Quickening Maze

Copyright © 2009, Adam Foulds
All rights reserved

© Piranha 2017,
pour la traduction française

À mes parents

Prologue

LE BOUT DU MONDE

On l'avait envoyé chercher du bois pour le feu dans la forêt, des branches petites et grosses arrachées par la tempête. La lumière l'accueillit à l'instant où il mit un pied dehors, le jour palpitant l'accueillit avec tous ses détails, le merle querelleur nichant dans leur pommier.

Sur le chemin menant à la forêt, la lande, qui lui faisait signe pour l'attirer. Ondulant dans la brise, des genêts jaunes crissaient doucement. S'étendaient jusqu'à des solitudes inconnues.

C'était un petit gars du village et il savait certaines choses. Il pensait que le bord du monde se trouvait à un jour de marche, là où le ciel qui enfante les nuages touchait la terre à l'horizon. Il pensait qu'en parvenant là-bas, il découvrirait un gouffre profond où il pourrait plonger son regard pour voir les secrets du monde. Tout comme il savait pouvoir contempler le ciel au fond de l'eau, petit garçon à genoux, l'œil rivé sur la surface lourde et mouvante des mares dans les gravières, ou posté au bord d'un ruisseau courant sur des galets.

Il partit à l'aventure, s'enfonça dans la vaste senteur jaune. Il ramasserait le bois au retour.

Bientôt il se retrouva plus loin du village que jamais auparavant, très loin du nid solide et familier de sa petite maison. Il sortit de l'univers connu, pour pénétrer dans un monde où ni oiseaux ni fleurs ne savaient rien de lui, et que son ombre n'avait jamais arpenté.

Il perdit ses repères. Il se mit à croire que le soleil brillait dans un nouveau quartier du ciel. Il ne ressentait pas encore la

moindre peur : le soleil illuminait des prodiges dans un nouvel espace qui l'émerveillait et le ravissait sans fin. Il se demanda malgré tout pourquoi il n'était pas arrivé au bout de l'ancien monde, pourquoi l'horizon ne s'était pas rapproché.

Il continua de marcher longtemps et, avant même qu'il ait cru la matinée écoulée, la lumière devenait grumeleuse. Des papillons de nuit voletaient sous les buissons. Des grenouilles s'agitaient sur les pistes laissées par des lièvres et des souris poussaient leurs petits cris friables. Là-haut tremblaient les premières étoiles humides.

C'était l'heure où les esprits se raniment. Il avait peur à présent.

Il revint sur ses pas en courant, son cœur battant la chamade, et bientôt un éventail de chemins se déploya devant lui. Par pur hasard, il s'engagea sur le bon. Alors que l'obscurité s'épaississait, imbibant d'abord les buissons et les arbres avant de diffuser alentour, il se retrouva aux abords de son village, mais la distance qu'il avait parcourue le rendait un peu dubitatif. Cela ressemblait à son village. C'était sans aucun doute son village, mais quelque chose clochait, n'était pas à sa place. Même l'église, qui dominait les bois, l'église qu'il avait vue chaque jour dès lors que ses yeux avaient su voir, paraissait contrefaite. Apeuré, accélérant le pas, tel un oiseau perdu il lança son corps léger vers la maison qu'il espérait être chez lui.

Son prénom. Il entendit qu'on criait son prénom. John ! John ! Jo-ohn ! Des voix du village. Il pouvait attribuer un nom à chacune d'elles. Il courait pour de bon à présent, sans répondre, vers sa maison, emporté par un tourbillon de soulagement à mesure qu'il s'en rapprochait. Lorsqu'il franchit la porte ouverte, sa mère poussa un cri en le voyant et se précipita vers lui. Ses bras puissants l'étreignirent, sa poitrine se pressa contre son visage.

« On a cru que t'étais mort. Dans les bois. Ils sont là-bas, en train de te chercher. On a cru qu'une branche t'était tombée sur la tête... Oh ! mais te voilà rentré à la maison. »

AUTOMNE

Abigail s'éloigna d'un pas docile car sa mère venait de la pomponner, pinçant puis lissant sa robe pour la remettre en place. Elle avait fait courir un doigt sur l'arête du nez de sa fille, et sa propre robe avait crissé lorsqu'elle s'était penchée pour lui répéter le message à transmettre. Mais passé le seuil, avec le soleil bien chaud qui filtrait à travers les branches et le chemin bien ferme sous ses bottines solidement lacées, Abigail ne put se retenir : au bout de quelques pas, elle se mit à courir.

Elle traversa le jardin en courant et gagna le parc de Fairmead House, dont elle longea la façade, puis passa devant la mare où Simon l'idiot lançait des cailloux ; on lui avait interdit de faire ça, même elle, elle le savait. Il se retourna brusquement en entendant le pas vif de la fillette juste après en avoir lancé un. Impossible de l'arrêter : leurs regards se croisèrent au moment où le caillou heurtait la surface, propageant des cercles lents sur l'eau verte. Mais c'était seulement l'enfant. Il lui adressa un sourire malicieux, il savait qu'elle se tairait. Elle se hâta de tourner le coin, passant devant Mr Stockdale, l'aide-soignant qu'elle n'aimait pas. Il était grand et sévère, et quand il essayait de jouer avec elle, il n'y mettait pas vraiment de cœur, pas comme il fallait, et puis il avait de grosses mains. Mais Margaret était là, assise sur son tabouret, à sa broderie. Elle aimait bien Margaret, son visage étroit au menton pointu comme un jouet en bois, ses grands yeux clairs et bienveillants. C'était une femme paisible, dans l'ensemble, alors Abigail s'avança et vint se nicher un moment contre ses genoux, enveloppée dans ce calme. Margaret ne dit

rien, elle caressa une fois la nuque d'Abigail quand l'enfant se pencha sur son ouvrage. Il y avait des fils de trois couleurs : vert pour les collines, marron pour la croix, noir pour des lignes qui émanaient de celle-ci. Abigail tendit un doigt et toucha les petites bosselures noires de la broderie.

« L'amour de Dieu, murmura Margaret. Des rayons. » En deux tours rapides, elle enroula autour du doigt d'Abigail le fil dont elle se servait. « Il te protège. »

Abigail lui fit un sourire : « Bien le bonjour », dit-elle avant de repartir en courant. Elle passa devant d'autres promeneurs, et quand elle le vit, elle se précipita à toutes jambes vers son père.

Matthew Allen abattit la hache sur le rondin posé debout. La lame s'y enfonça, mais ne le fendit pas complètement, alors il souleva les deux ensemble et les fit retomber lourdement. Le rondin se scinda en deux pièces de même taille qui basculèrent de chaque côté et vinrent osciller dans l'herbe.

« Facile », dit-il.

Il se baissa et déposa dans la brouette les nouvelles bûches à la moelle d'une blancheur immaculée, puis dressa un nouveau rondin sur la souche.

En voyant Abigail bondir pour le rejoindre, il tendit la hache au malade mental et attrapa sa fille à pleins bras.

« Continuez comme ça jusqu'à remplir la brouette, s'il vous plaît. »

Abigail percevait la chaleur du corps de son père à travers les couches superposées de ses vêtements. Elle se tortilla au contact de ses moustaches humides lorsqu'il lui embrassa la joue.

« Maman a dit qu'il faut rentrer tout de suite parce qu'ils vont arriver dans un coin d'œil. »

Allen sourit : « Est-ce qu'elle a dit "coin d'œil" ou "clin d'œil" ? »

Abigail fronça les sourcils et finit par dire : « Clin d'œil.

– Alors on ferait mieux d'y aller. »

Abigail blottit sa tête au creux de son épaule, dans son odeur qui imprégnait sa lavallière, et sentit ses jambes se balancer à chacun des pas qu'il faisait, comme à dos de poney.

Des patients saluaient son père d'un petit signe de tête quand il passait devant eux, ou bien changeaient de posture. Simon l'idiot, qui ne jetait plus du tout de cailloux dans la mare, agita le bras tout entier.

Devant la maison attendait Hannah, qui tenait les coudes pointus de ses bras croisés et, l'air songeur, traçait du bout de sa bottine une ligne dans la terre devant elle. Elle leva les yeux lorsqu'ils arrivèrent et parla comme pour se justifier.

«J'ai pensé que je devais attendre ici pour les accueillir, étant donné qu'il n'y avait personne d'autre.»

Allen s'esclaffa : «Je suis sûr que même un poète est capable de tirer la sonnette à la porte d'entrée.»

Il regarda sa fille ne pas prêter attention à sa remarque, les yeux rivés au sol. Abigail se débattait dans ses bras maintenant que la chevauchée était terminée, et il la fit descendre. Elle courut quelques mètres pour aller ramasser un bâton intéressant. La porte d'entrée s'ouvrit et Mrs Allen sortit les rejoindre.

«Il fait beau, remarqua-t-elle.

– Ne sommes-nous pas trop nombreux, maintenant ? demanda Hannah. Le frère risque d'être effarouché.

– Ils risquent de l'être tous les deux, répliqua son père, mais un chaleureux accueil de toute la famille ne fera de mal ni à l'un ni à l'autre.

– Je reste avec vous seulement un petit moment, dit Eliza Allen. J'ai à faire, mais je vous ai tous vus attendre au soleil. Oh ! tiens, voilà Dora qui nous aperçoit.»

Hannah se retourna et vit le visage de sa sœur à la fenêtre. Elle savait que Dora ne voulait pas sortir. Elle n'aimait pas les gens extraordinaires. Elle préférait les gens ordinaires et se préparait pour son mariage, après quoi elle pourrait vivre presque

entièrement parmi eux. Elle disparut à la vue comme un poisson sous la surface de l'étang, laissant la vitre obscure.

«Abi, repose ça. Et ne t'essuie pas les mains sur ton tablier. Allez, viens.»

Abigail les rejoignit en traînant les pieds, l'air vaguement honteux, et laissa sa mère lui nettoyer la paume des mains à l'aide d'un mouchoir.

«Où est Fulton ? demanda Eliza à son mari.

– Occupé, je pense. Nous n'avons pas besoin de prendre la pose ainsi. Personne n'est en train de peindre notre portrait.»

Ce n'était pas ainsi que Hannah s'était figuré cette rencontre. Dans son imagination, elle n'aurait pas voulu sa famille attroupée autour d'elle, pas de prime abord, et elle aurait fait son apparition au bon moment, ou du moins aurait aisément pu feindre de ne pas avoir épié auparavant. Elle aurait pu être une belle jeune fille solitaire de dix-sept printemps, une nymphe des bois même, surprise dans sa flânerie. Elle laissa son regard courir aussi loin que possible le long de la route, qui tournait brusquement à droite un peu plus loin, puis la forêt bouchait la vue jusqu'au bas de la colline. À travers les arbres elle les sentait approcher, elle sentait un événement approcher. Qui savait l'importance qu'il revêtirait peut-être ? Elle devrait essayer de modérer ses attentes : sans doute l'événement ne serait-il pas à la hauteur de ses espérances. Mais peut-être que si. En tout cas, quelque chose allait se produire. Des gens étaient sur le point d'arriver.

Et puis voilà que cela se produisait. La diligence de Woodford approchait, des malles sanglées sur le toit, les chevaux grimpaient la côte en ployant l'échine tandis que le postillon donnait de petits coups de fouet sur leur large dos. Espérant qu'on ne la remarquerait pas, Hannah se pinça vivement les joues pour leur donner des couleurs. Mrs Allen prit Abigail dans ses bras et la posa sur sa hanche. Matthew Allen lissa ses moustaches à deux mains, tira sur son gilet et fit bouffer sa lavallière.

Quand la diligence vint s'arrêter à côté d'eux, le postillon touchant le bord de son chapeau, Matthew Allen s'avança pour ouvrir la porte.

«Messieurs Tennyson, dit-il d'une voix plus profonde, sa voix professionnelle, bienvenue à High Beach.»

On entendit une quinte de toux et des remerciements provenir de la pénombre à l'intérieur, où de longues jambes se déplaçaient.

Hannah se rapprocha un peu de sa mère au moment où les deux frères émergèrent au grand jour.

Les frères Tennyson étaient grands, rasés de frais et arboraient le même air sombre. Ils saluèrent les trois membres du sexe féminin d'une révérence courtoise. Hannah se sentit sur le point de dire quelque chose, mais elle n'en fit rien. Elle entendit sa mère dire : «Bienvenue, messieurs.» Un des deux frères marmonna une réponse tandis qu'ils restaient éblouis par la lumière, passant d'un pied sur l'autre après être restés enfermés à bord de la diligence. Ils se mirent l'un et l'autre à allumer leur pipe.

Les sangles furent débouclées et les malles descendues par le docteur Allen et l'un de ces MM. Tennyson. Les frères Tennyson étaient beaux, l'un d'apparence peut-être plus délicate que l'autre... Serait-ce le poète, ou le mélancolique ? Hannah attendait qu'ils parlent un peu plus. Elle voulait désespérément savoir auquel de ces deux hommes elle devrait vouer son intérêt.

John se réveilla, privé de toute sensation sur un flanc. Il porta une main à son visage pour palper la croûte de givre rugueuse et la racler, mais il n'y avait rien. Donc, soit il n'était pas dehors, soit il faisait doux. Il sentit que l'air ne bougeait pas au-dessus de lui, n'était pas vivant. Il reposait à l'intérieur, dans une pièce fermée.

Il garda les yeux clos, flottant là dans son obscurité intérieure, désireux de retarder le moment de savoir dans quelle pièce

il se trouvait, bien qu'à la vérité il le sût. Mais peut-être n'était-ce pas là-bas, peut-être était-ce la bonne pièce, celle où Patty se levait la première et s'occupait des enfants.

Il ouvrit les yeux par fractions et vit une chambre gris sombre. La morsure du givre qu'il s'était imaginée sur le côté de son visage tourné vers le ciel n'était que l'ancien engourdissement provoqué par ses nuits de jadis à la belle étoile, et non un vrai contact du monde, et il n'était pas chez lui. Là-bas, la fenêtre luisait vaguement dans la lumière mouillée de l'automne. Elle donnait sur deux arbres déformés par la vitre ondulée.

À l'étage en dessous, il entendait les autres internés se déplacer et Mrs Allen parler d'une voix animée. Elle ne tarderait pas à venir le chercher pour lui faire traverser le jardin jusqu'à la maison du docteur, où il prendrait le petit-déjeuner, puisqu'il s'était bien comporté.

Il repoussa la couverture, fit basculer ses pieds à la peau blanche et douce sur le sol en bois bien propre, se leva, et voulut immédiatement se recoucher et ne pas se recoucher et s'en aller ailleurs et ne pas s'en aller ailleurs et ne pas être ici et être chez lui.

John étala une épaisse couche de beurre sur sa tartine et mordit dedans. Ceux dont on estimait la constitution suffisante avaient droit à des côtelettes et ils découpaient leur viande, y compris Charles Seymour, l'aristocrate qui n'était absolument pas fou. Il avait daigné se joindre à eux ce matin. Le docteur avait récité son pedigree au nouveau venu comme s'il faisait la présentation d'un mastiff de concours. La conversation avait été polie, roulant principalement sur Cambridge, cet heureux monde inconnu, pendant que John se taisait. À présent la tablée était silencieuse. George Laidlaw se parlait à lui-même, de façon presque inaudible, ses lèvres bredouillant comme d'habitude ses extravagants calculs de la dette publique. Fulton Allen mangeait avec l'appétit de la jeunesse, saçant le jus de viande à l'aide d'un morceau

de pain piqué dans une fourchette. Margaret mâchait ses bouchées en silence. Hannah Allen observait sans cesse à la dérobée le nouveau venu, Septimus Tennyson, dont la tête tremblait et le regard paraissait trop sensible pour se poser longtemps sur quoi que ce fût, se rétractant dès qu'il touchait quelque chose comme se recroquevillent les yeux d'un escargot. Il était grand et terne d'apparence. Pourquoi Hannah n'épiait-elle pas plutôt John ? Il léchait le beurre soyeux collé à ses dents et aurait bien mieux aimé la lécher elle, cette créature pâle et presque jolie. Il se demandait quel goût avait le nid d'amour entre ses cuisses. Il aurait aimé voir ses joues rosir et entendre son souffle surpris. Le docteur adressa un sourire à la ronde tout en mangeant :

« Tout le monde a-t-il assez à faire pour aujourd'hui ? George, vous vous occuperez du potager, n'est-ce pas ? »

John restait allongé dans la chaleur du bain, son attention absorbée par la blancheur de son ventre. Il la pétrissait du bout des doigts, formant des replis de pâte molle. Plus bas, son pénis émergeait mollement à la surface, le dessus chatouillé par l'air froid. Il se laissa aller en arrière, l'eau clapotant à ses oreilles, et ses bras vinrent flotter. Il restait si totalement immobile qu'il sentait les battements de son cœur faire circuler une maigre force dans tout son corps.

On toqua à la porte. « Cinq minutes, monsieur Clare. »

Peter Wilkins était un vieil aide-soignant. Il avait le visage lourd et flasque, des poches sous les yeux. Les paupières inférieures de ses yeux humides pendaient si bas qu'elles laissaient voir un bon demi-centimètre de leur conjonctive rouge, comme un manteau usé dont les coutures s'affaissaient. Passer la camisole, donner des bains, palabrer sans fin, il en avait soupé, alors il s'était attribué la tâche de garder le portail. Il ne disait jamais que c'était ainsi qu'il entendait désormais accomplir son travail, de peur de se

voir désavoué et renvoyé à sa besogne précédente. Au lieu de cela, il se rendait tous les matins d'un pas décidé, mais ni trop vite ni trop ostensiblement, jusqu'au portail à l'ombre des arbres, et se postait là.

Son visage présentait tant de détails, et de tant de caractère, que croiser Wilkins était toujours un petit événement pour John, un peu comme quand il mangeait quelque chose. John remercia Wilkins en soulevant son chapeau quand il le laissa sortir pour se rendre à son travail.

Du pas alerte de l'ouvrier agricole, ses pieds effleurant le sol, il grimpa la côte jusqu'au jardin de l'amiral, procurant un peu de chaleur et de mouvement à ses muscles. Il se mit à siffloter un air, *Attache un mouchoir jaune*, l'un de ceux qu'il avait collectés des années auparavant auprès de Gitans, pour un recueil que personne ne publierait jamais, resté lettre morte sur un coin de table dans un bureau exigü de Londres. Ainsi va la vraie vie des gens, outragée, méconnue. Il chanta à voix haute, « Les mauvaises fréquentations ont ruiné ma vie, elles l'ont ruinée, oh oui », puis s'arrêta : il ressentait trop d'émotion, et c'était un enfermement supplémentaire que de se réduire lui-même de la sorte en usant des mots des autres, alors qu'il en avait tant qui n'appartenaient qu'à lui. Et puis, il venait d'apercevoir deux charbonniers un peu plus loin sur le bord de la route, sales et voûtés, les traits gommés par la suie. Il rabattit son chapeau sur son visage et adopta un air furtif au moment de les croiser, avant de se demander si une telle attitude l'avait plus ou moins clairement désigné à leurs yeux comme un des pensionnaires de l'asile.

Quand ils eurent disparu, il releva la tête pour observer la forêt. Mouillée. Peu de mouvement. Un vif battement d'ailes. De la brume entre les arbres tordus.

Tandis qu'il s'occupait du jardin de l'amiral, un rouge-gorge se joignit à lui. L'oiseau se précipita pour picorer la terre que

l'homme venait de retourner, l'œil posé sur lui, aux aguets, en équilibre sur ses petites pattes filiformes. John vit un lombric palpiter près de sa bêche, le ramassa et le lança au rouge-gorge. Qui s'envola, revint, et s'attaqua à la pitance à coups de bec.

À observer cette scène, simplement là, prenant son temps, le monde se révéla de nouveau en silence, vint à lui. Il exhala doucement son atmosphère autour de lui : vulnérable, bienveillant, énigmatique, à sa disposition. Objet perdu qui resurgit. Voir que le monde l'avait attendu de toute éternité, et presque reconnu. Il le connaissait et l'avait chanté toute sa vie. Le percevoir maintenant, malgré toutes ses fugues et toutes ses souffrances, cela fit affluer à ses yeux de chaudes larmes.

Trop facilement ému – il le savait. Nerveux et excitable. Il sécha ses larmes d'un revers de manche et retourna à son jardinage, au rythme et au poids sans peine qu'il sentait dans ses bras. Médication sans douleur. Et c'était un travail facile, rien du tout par rapport à la préparation de la chaux ou au battage du grain. Il enfonça la lame de sa bêche dans une épaisse motte d'argile de l'Essex et se rappela le fléau tout léger que son père lui avait confectionné quand il était enfant. Debout à côté du paternel qui abattait le sien sans effort d'un geste circulaire, il avait essayé de maintenir le même rythme, le bras échauffé, la chemise trempée de sueur, irrité par la poussière de grain comme une fourrure sur sa peau moite. Pas costaud mais volontaire, avait décréé son père.

« Bonjour, John. »

C'était l'amiral, très digne et droit sur ses deux jambes. John avait toujours soupçonné qu'il se tenait plus droit et plus digne depuis son départ en retraite que jadis en mer. Il avait l'air de sortir d'une boîte, brossé de pied en cap, le peu de cheveux gris qui lui restaient poussant vers l'avant à partir du sommet du crâne, son long manteau bleu aussi impeccable qu'un cheval au début d'un concours. Un homme qui avait connu Nelson.

«Alors, comment allons-nous, aujourd'hui?»

John se redressa, son mètre soixante-dix tout crotté lui semblait pitoyable et déficient face à l'amiral.

«Très bien, monsieur. Beau temps.

– En effet.»

L'amiral libéra une main qu'il tenait dans son dos et fit un geste en direction des bois. Comme un chien, John regarda la main et non pas la direction qu'elle indiquait. Il avait oublié à quel point les mains de l'amiral étaient noueuses et enflées, ses doigts pareils à des tronçons de gingembre. John s'étonna qu'il ne portât pas de gants, mais peut-être ne parvenait-il pas à les enfiler.

«Oui, dit l'amiral, un beau temps d'automne. Je suis invité à la capitale», annonça-t-il. John s'inclina pour saluer la nouvelle. «Alors je m'en vais à Woodford pour confier ma pauvre personne au chemin de fer.»

L'amiral eut un sourire. John le lui rendit.

«J'espère que votre voyage se passera bien, lui dit-il.

– Oui», fit lentement l'amiral.

Il semblait ne pas aimer la sincérité inquiète de cette réponse. Il n'entrait pas vraiment dans ses intentions de penser à la destruction de son corps lancé à une vitesse contre nature.

«Oui, en effet. Eh bien, je vous souhaite une bonne journée. Donnez le bonjour au docteur et à Mrs Allen, voulez-vous. Oh, et à propos, quelqu'un s'installe à Beach Hill House, un ami du docteur, je crois. Sauriez-vous qui c'est, par hasard?

– J'ai bien peur que non, monsieur.

– Ah, tant pis. Alors à plus tard.»

L'amiral laissa la grille claquer derrière lui et prit le chemin de la vallée, ses mains épaisses posées au creux de ses reins.

John sifflota dans sa direction, envieux. «Les mauvaises fréquentations ont ruiné ma vie, elles l'ont ruinée, oh oui...» Une soirée à Londres avec ses anciens camarades de débauche – voilà

qui lui aurait fait du bien. Il sentit son corps se tendre à l'idée de boire de la bière, désirant l'ivresse, désirant voir le monde s'adoucir et flotter tout autour de lui. Réendosser son gilet vert, et le rôle de cul-terreux auprès de ses amis du *London Magazine*, toujours des potins littéraires à la bouche, leurs épigrammes piquantes et bien rodées tels des bijoux à facettes émaillant l'épais tapis de la conversation. Et plus tard, fanfaronnant tandis qu'autour d'eux les scènes changeaient comme des décors qu'on monte et descend à la volée dans un théâtre décati, jusqu'à ce qu'il se retrouvât en compagnie d'une jeune créature bien en chair, son nid d'amour lui chatouillant le nez pendant qu'il étirait sa langue le plus fort possible pour goûter toute son intimité, avant d'éteindre son feu en elle, la serrant contre lui au moment de cette merveilleuse délivrance, sa propre joue barbouillée du maquillage que la sueur dissolvait sur celle de la fille.

Il aurait pu chercher une ou deux adresses et retrouver ses anciens comparses, un peu plus dégarnis, un peu plus empâtés, employés de façon plus intermittente maintenant que le magazine avait mis la clé sous la porte. Mais à quoi bon : c'était du passé, et de toute façon il n'aurait pas pu y aller, se rappela-t-il. Il était interné, prisonnier. Il devait rentrer chez Allen. Dans l'immédiat, c'était bien assez d'avoir pu endurer la journée. Mais repenser à tout cela lui donnait envie de ruer dans les brancards. Et la Nature s'était retirée de son petit accès de fureur malsaine et l'avait abandonné là.

Il trima jusqu'à la tombée du jour et rentra. Peter Wilkins lui ouvrit le portail.

« Vous feriez mieux de vous dépêcher, lui dit-il, ou vous allez être en retard pour la prière du soir. »

Charles Seymour s'assit à son bureau et se mit à écrire. Son valet, qui n'avait presque nulle part où aller dans cet endroit maudit,

L'auteur

Adam Foulds

Romancier et poète né en 1974, Adam Foulds a été récemment désigné par le prestigieux magazine *Granta* comme l'un des meilleurs auteurs britanniques de sa génération. *Le Labyrinthe d'une vie*, finaliste du Man Booker Prize, a remporté le Prix de littérature de l'Union européenne.

Du même auteur :

The Truth About These Strange Times, 2007

The Broken Word, 2008

Dans la gueule du loup, Piranha, 2016 ; Points, 2017